

Gianni Biondillo

Le matériel  
du tueur

Métalié  
N O I R



Extrait de la publication

Titre original : *I materiali dell killer*

© 2011 Ugo Guanda Editore S.p.A., Viale Solferino 28, Parma

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013

ISBN : 978-2-86424-925-2

ISSN : 1264-5834

## *Hors d'ici*

### 1

La brume, la brume, cristaux de glace suspendus, nuage pédestre, la brume qui monte, petite pluie fine, orgeat opalin qui cache les choses lointaines, halo blanchâtre, pâle, diffuseur laiteux d'abstraites réminiscences lunaires, la brume dure, presque, solide, trempée, des millions de gouttelettes dansantes, qui estompent, émoussent, amortissent l'ouïe, la brume qui presse, qui étouffe les chuchotements, capitonne les pas, fait taire les chiens, se couche sur la plaine, la brume, drap de coton étendu, voûte de voile, coupole de fumée, vapeur, brouillard, la brume, celle des contes de fées, mystérieuse, menteuse, domestique, la brume des rêves, celle que les enfants de Milan n'ont jamais vue, mur d'ouate, rideau de théâtre, haleine de la terre, la brume qui presse dans le cadre en damier de la fenêtre, qui voudrait se précipiter, gicler, entrer dans l'obscurité de la cellule, se répandre, glace sèche, fumigène, la brume qui enfin se retient, pudique, effrayée par les hurlements de détresse qui résonnent dans le noir profond, la brume qui se fait vague lueur, verre gravé, qui se retire, retourne dans le monde, et, vaincue, quitte les cris et les gargouillis de sang éructés par les mâchoires épuisées de l'homme, écroulé sur la civière, à un pas de la mort. Peut-être.

### 2

Effondré sur le fauteuil déchiré, en attendant la fin de son service de nuit, le gardien de prison ne prêta pas tout de suite attention aux hurlements dans la deuxième unité. Il serrait et manipulait avec fougue son engin entre ses jambes, dans une

### 9

masturbation furieuse face aux mises à jour continues de YouPorn qu'il gardait ouvertes sur plusieurs fenêtres ; dès que celle de la blonde en levrette, servile comme les femmes devraient l'être (vu que la parité des sexes est une connerie de notre époque), plantait, il passait, d'une légère pression sur le *touchpad*, à la quinquagénaire cougar en train de sucer l'ami de son fils, si ce n'était pas carrément son fils. C'est du moins ce qu'on devinait d'après la présentation de la vidéo, étant donné qu'elle était en anglais (alors que les deux personnages semblaient ukrainiens), et comme dans la maigre rémunération de l'administration le cours intensif d'anglais par correspondance n'était pas compris, peu lui importait de découvrir les degrés de parenté et les éventuels arbres généalogiques incestueux de ces corps exposés pour son plaisir privé.

Puis, dans les cellules de tout l'étage, il y eut un tapage explosif de gamelles contre les portes blindées. Sans lui laisser le temps de remettre l'engin dans son slip, son collègue de l'étage inférieur ouvrit grand la porte pour l'insulter et lui dire de se bouger le cul, qu'apparemment il y avait une merde dans la cellule 42. Prends les clés, lui dit-il en regardant son érection qui ne voulait pas dégonfler. Putain, la honte, pensa-t-il tandis qu'il sortait, le pantalon encore déboutonné, haïssant son collègue, la cellule 42, la prison de Lodi et le monde entier qui, depuis l'enfance, ne lui laissait pas exprimer le meilleur de sa créativité innée, comme il l'aurait mérité. Entre-temps, la cougar ingérait l'érection adolescente avec conscience et professionnalisme, suçant ainsi, en plus du jeune rejeton, le crédit restant sur la clé internet de l'artiste inexprimé, à présent serviteur affligé de l'État.

Ils avaient allumé les lumières de l'unité et des cellules. Sur tout l'étage régnait un bordel infernal, tous les détenus hurlaient, juraient, tapaient des pieds, cognaient leurs gamelles ou leurs couverts contre les portes. Comme ça, juste pour faire comprendre à leur façon qu'ils s'en battaient les couilles, des bonnes manières. Il y avait un homme, parmi eux, qui crachait du sang et il fallait faire vite, parce qu'on le sait très bien que vous, flicards de merde, vous n'en avez rien à

foutre de nous ; on pourrait tous mourir comme des chiens enragés !

Le cœur des gardiens battait comme un marteau pneumatique. Le plus vieux des deux posa la main sur la matraque, puis fit un signe d'entente au branleur qui cafouilla un bon moment autour de la serrure avec son trousseau de clés. Il entra, l'autre resta sur le seuil. Ils étaient quatre dans la cellule. Aux deux hommes assis sur les couchettes supérieures fut intimé l'ordre de ne pas bouger, et puis il y avait celui qui hurlait le plus, son regard était halluciné. Ce n'était pas lui qui se trouvait mal. Mais c'est lui qui avait découvert son compagnon en train de vomir du sang et la chose l'avait beaucoup perturbé en le plaçant devant des thèmes à haut contenu philosophique qui ne le lâchaient plus : qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ; qu'est-ce que c'est que cette vie de merde, dans laquelle on peut mourir étouffé dans son propre sang à l'intérieur d'une cellule de merde au cœur de la plaine padane. Le gardien lui demanda de s'écarter, vu que c'était lui qui s'en occupait, maintenant, mais le taulard, agressif, continuait à se plaindre et à gesticuler, à dire de se bouger, qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Entra alors dans le périmètre de la cellule le collègue galonné qui repoussa le philosophe existentialiste dans un coin, libérant la vue du lit où un noir gisait en position fœtale, son tricot de corps maculé de sang. Ses yeux étaient révulsés, le blanc des globes oculaires et sa boule à zéro dégouttant de sueur lui conféraient un aspect démoniaque, de ceux qu'on se rappelle toute la vie. Aussi brève qu'elle puisse être.

### 3

Les deux gardiens portèrent le prisonnier dans leurs bras jusqu'à l'infirmerie, tandis que dans les cellules, ça criait sans arrêt qu'ils ne voulaient pas mourir comme des chiens et que les flics étaient tous des fils de pute. Mais il y en avait aussi un qui se plaignait parce qu'il voulait dormir et arrêtez-moi ces cris de pédales, que s'ils n'arrêtaient pas, il s'en occuperait lui,

dans les douches, le lendemain, pour montrer qui est-ce qui commande. Et étant donné que là, celui qui commandait, c'était bien lui, Mauro Onorato dit Tête de Chien, la protestation s'éteignit avec la même rapidité qu'elle avait commencé.

Gino, l'infirmier, fut pris de palpitations. Il n'y avait que lui à l'infirmierie et le docteur ne se pointerait pas avant le lendemain. Merde, qu'est-ce que je vais faire de ce type ? pensa-t-il, tandis qu'il faisait coucher l'homme.

– Haile ? l'appelait-il. Haile, qu'est-ce que tu as ?

En lui parlant, il lui retirait le tricot souillé de sang. D'instinct, il évalua s'il y avait des coupures, des abrasions, des blessures sur le corps. Mais pas seulement. C'est qu'avant d'être transféré à Lodi, Gino s'était tapé trois ans à San Vittore. Le premier jour de travail avait été un vrai baptême de l'horreur. La veille au soir, un détenu souffrant de troubles mentaux avait donné des signes d'instabilité. Bref, aux dires du psychologue de la prison, il avait des pulsions suicidaires. C'est pourquoi, après l'avoir bourré de calmants, on l'avait mis sous observation en cellule d'isolement. Mais comme la prison était (et qu'elle est, et qu'elle sera à jamais) surpeuplée, on avait ouvert en toute hâte une cellule souterraine depuis longtemps abandonnée. Nue, vide, fétide. Juste un galetas et une couverture de flanelle dans laquelle le détenu s'était enroulé comme un rouleau de printemps, pour se protéger les yeux de la lumière de contrôle nocturne.

Le lendemain matin, ne le voyant pas bouger, les gardiens avaient essayé de le réveiller à tâtons. Puis un flic avait déplacé la couverture d'un geste plastique digne d'un toréador et ils avaient découvert le détenu couvert de sang de la tête aux pieds. Des milliers de poux, de puces et de Dieu sait quels autres très dégueulasses parasites au nom latin imprononçable avaient même pénétré de plusieurs centimètres dans le corps sans défense de l'homme, le bouillonnant comme un chapon de Noël. Le spectacle était à vomir, Gino se gratta pendant des semaines. Et aujourd'hui encore, chaque fois que quelqu'un arrivait à l'infirmierie, la première chose qu'il faisait était de

vérifier s'il y avait des puces quelque part, avec le zèle des babouins envers leurs semblables.

Mais Haile, de ce point de vue, était ok. Le sang venait de l'intérieur, personne n'était en train de le lui sucer.

– Haile, insistait l'infirmier, dis-moi quelque chose.

L'homme se pressait les mains au creux de l'estomac.

– Ça va mal, souffla-t-il.

Il dit avoir des douleurs aux épaules, aux flancs, mais surtout au duodénum. C'était comme s'il avait un extraterrestre dans son estomac qui se frayait un chemin pour sortir à la lumière. Il ne le dit pas vraiment comme ça, mais Gino le devina. Ulcère perforé, j'y parierais une couille, pensa l'infirmier.

– Rigoldi, on peut pas le garder ici, dit-il en s'adressant au gardien le plus ancien. Ce type va nous mourir entre les pattes.

– Quelle histoire à la con, dit Rigoldi, juste pour dire un gros mot, le premier qui se présentait.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'autre, tandis qu'il essayait d'effacer la tache de liquide séminal qui lui avait collé la braguette aux poils du pubis.

– Il faut qu'on l'emmène à l'hôpital, dit Gino, excité. Valerio, appelle tout de suite une ambulance.

Il appelait le branleur par son prénom, un peu parce qu'il était plus jeune que lui, un peu par affection, même si Valerio n'appréciait pas trop cette familiarité : les bruits couraient vite et dans ce milieu on a vite fait de vous traiter de tantouze.

Le mur laiteux fut transpercé avant, bien avant, par la plainte intermittente et récurrente de l'alarme acoustique et après, longtemps après, par la faible clarté violacée de la sirène lumineuse ; enfin apparut l'ambulance entière, d'un coup, comme extraite du mouchoir d'un prestidigitateur.

Un bénévole aux rayures phosphorescentes descendit de la cabine et ouvrit en toute hâte la portière arrière.

– Qu'est-ce qu'on a ? demanda-t-il comme dans un épisode d'*Urgences*.

Gino, qui ne serait jamais Clooney, le mit au courant.

– Amenez-le tout de suite à l'hôpital, j'ai déjà téléphoné aux urgences.

En disant ça, il aidait Valerio à monter avec Haile dans le fourgon. Les deux hommes étaient reliés par des menottes, parce que bon, ils veulent bien faire ce qu'on voudra, mais ils sont pas débiles à ce point !

Le bénévole ferma la portière et donna deux claques avec la main, comme pour dire qu'ils pouvaient partir à l'instant. Le chauffeur, évidemment, ne bougea pas avant que cet exalté n'ait fait le tour de l'ambulance et, bien tranquille, soit monté à bord. Puis il mit les gaz mais pas trop, étant donné que dans cette bouillasse, il devait conduire le nez collé au pare-brise.

Gino les vit disparaître en un battement de paupière. Il haussa les épaules, transi, et rentra dans la prison.

– Tout va bien ? demanda Rigoldi, tandis qu'il refermait la première grande porte.

– Oui, oui, tout va bien. Ils le savent que la via Indipendenza est fermée ?

– Brume de mes couilles, dit le maton, qui ne parvenait pas à éviter de citer les génitoires masculins et les zones érogènes en général à chacun de ses commentaires.

Pendant ce temps, la cougar dans le réduit du troisième étage, après s'être abreuvée à la source de la jeunesse du camarade de classe de son fils, restait là, inactive et vaguement effrayée par une vie virtuelle qui semblait à présent approcher de la fin. C'est du moins ce que disait le crédit de la clé USB de Valerio. Même si, à bien y réfléchir, conclure ainsi, agenouillée en adoration devant son propre trophée avec des rigoles de sperme sur le menton, peut-être n'était-ce pas la pire des fins possibles.



Même avec une via Indipendenza fermée au trafic pour travaux, arriver à l'hôpital ne prendrait que quelques minutes, dix au maximum. La prison était pratiquement au centre, tout comme l'hôpital. Il suffisait de prendre la via Defendente da Lodi – le prototypique summum de l'histoire locale qu'en Italie aucune ville digne (ou indigne) de ce nom ne peut se permettre de ne pas avoir –, de passer par Borgo Adda et le plus gros était fait.

Sauf qu'on voyait que dalle. Ils étaient au centre-ville mais ils auraient pu être n'importe où, dans une bulle spatiotemporelle, sans aucune coordonnée. On se serait cru dans un verre de lait d'amandes. Le chauffeur conduisait judicieusement au pas mais son assistant trépignait pire que s'ils étaient en train d'emmener son père frappé d'un AVC foudroyant.

- Tu avances ? demandait-il, énervé.
- Pourquoi foncer ? *Chi va piano va sano* et...
- Et va te faire foutre !

Il regarda sa montre, impatient.

– Il y a le derby sur Sky et je ne vais pas le rater pour un taulard... un nègre en plus... dit-il, manifestant avec ostentation son peu de dévouement à la cause.

Le chauffeur ricana dans sa moustache. Il était supporter de la Juventus et il n'en avait strictement rien à battre, du derby.

– Allez, dans quelques minutes, on est arrivés.

Mais au croisement de la via Dieci Maggio, il pila soudain. À l'intérieur de l'ambulance, Haile, affaibli, faillit tomber de la civière en se traînant derrière le gardien.

– Mais putain...

Le bénévole à côté du chauffeur cogna du front contre le pare-brise.

– Mais comment tu conduis, merde, dit-il en se tâtant l'os occipital pour vérifier son intégrité.

Le collègue ne répondit pas, il regardait fixement au-delà de la vitre. Alors, lui aussi regarda et il s'aperçut que deux voitures placées face à face bloquaient le passage.

– Bordel de merde, un accident frontal ! soupira-t-il, préoccupé par l'excès de travail nocturne qui s'annonçait.

Il baissa la vitre et lança un appel dans la brume :

– Oh là, tout va bien ? Il y a des blessés ?

Puis il se tourna vers le chauffeur :

– C'est sûr qu'ils ont du cul, ceux-là, ils ont même pas encore appelé qu'on est arrivés.

Il eut un sourire imbécile. Le chauffeur aussi grimaça un sourire de circonstance. C'est que ce garçon l'emmerdait et quand il se retrouvait en service avec lui, il n'arrivait pas à lui répondre autrement que par des monosyllabes émis à grand-peine.

De l'intérieur, on entendit la voix de Valerio :

– Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi on s'est arrêtés ?

Le chauffeur voulut manœuvrer mais il n'y avait pas d'espace pour faire demi-tour et revenir en arrière. Il plaça l'ambulance de travers, sans réussir à aller ni d'un côté ni de l'autre.

– Je descends, dit le bénévole, je vais voir.

Il eut à peine le temps d'ouvrir la portière et de se tourner vers le néant que le canon d'une mitrailleuse surgit sous son nez comme par miracle. Ce n'était certes pas la Madone, mais c'était quand même en rapport avec l'autre monde, celui où il fut immédiatement expédié par une rafale en pleine face qui répandit son cerveau dans tout l'habitacle. Le chauffeur se retrouva couvert de sang et de cervelle sur tout le corps, comme si une pastèque lui avait explosé sur les cuisses.

– Oh mon Dieu, oh mon Dieu ! hurlait-il, bouleversé en regardant ses mains et ses vêtements trempés de débris, dans une pose qui lui donnait l'air plus ennuyé par la note de pressing à venir que par la mort de son collègue. La mitrailleuse tira une autre série de coups vers lui juste pour le faire taire. Il émit un râle et se tut, en s'effondrant sur le corps de son collègue, tandis qu'il sentait nettement son poumon gauche se dégonfler, et puis plus rien.

À l'intérieur, à l'arrière, Valerio avait tout entendu et il était terrorisé comme un enfant. Ou comme un adulte, parce que quand on a affaire à la mort, la terreur est identique.

– Mais putain... mais putain...

Il ne savait pas quoi faire, il ne savait pas qui appeler, comment bouger. Il ne savait rien. Sauf qu'il était menotté à un nègre rasé et sanglant au beau milieu de nulle part. Alors, il retira la sûreté de son pistolet d'ordonnance et pria mentalement son saint protecteur, saint Valerio, soldat et martyr, voyez un peu l'ironie du sort.

Les deux hommes entendirent clairement des pas qui se rapprochaient de la portière arrière. La tension artérielle monta démesurément, le cœur cognait dans les oreilles.

Puis un coup, sec et métallique. La portière s'ouvrit brusquement. D'instinct, Valerio tira à l'aveuglette, vers les fantômes cachés dans la brume.

Le premier à s'ouvrir fut le gauche, quoique avec difficulté : les abondantes sécrétions de la conjonctive s'étaient agglomérées au bord et aux coins de la paupière. En somme, Ferraro avait l'œil chassieux, presque collé. Il eut même, en ouvrant les yeux, la certitude d'entendre le bruit des cils qui se détachaient de leur étreinte nocturne. Le réveil hurlait quelque part dans la pièce la chanson de "joyeux anniversaire" : un cadeau de sa fille. Qu'il détestait. Le réveil, évidemment, pas sa fille. Un œil ouvert et l'autre enfoncé dans l'oreiller, il trouva sa tong au pied du lit et exécuta un lancer digne de Boris Becker. Le réveil roula sur lui-même, incrédule devant un traitement aussi ouvertement hostile, et se tut, vaincu après avoir tenté deux fois de conclure au moins le petit air si joyeux qui faisait le bonheur de tous, grands et petits. Ferraro savait que quand le jeu devient dur, les durs continuent à dormir et il se tourna en conséquence de l'autre côté. Son œil droit lui faisait mal, il lui semblait avoir dormi toute la nuit la pupille appuyée sur un coin de table.

Mais le réveil retrouva un nouveau souffle et reprit son jingle électronique pour qu'il ne soit pas dit dans le monde qu'il ne savait pas finir une chanson. Ferraro jura contre tous les saints du mois de janvier, puis se retourna, à la recherche de l'autre tong qui s'était pendant la nuit planquée sous le lit, effrayée à l'idée de devoir cogner comme chaque matin contre le mur de la maison.

– Bordel de merde, jura le flic entre ses dents. Où t'es passée, putain ? lança-t-il à l'adresse de la savate tandis que le réveil continuait sa chanson cristalline matinale.

Il la trouva juste à l'instant où son mobile aussi se mettait à sonner. Une conjuration, en définitive. Écrasé par cette démonstration de force massive, il se résigna à ouvrir aussi l'autre paupière et à répondre au téléphone. Il approcha la tong de son oreille en disant "allô ?" et se sentit définitivement ridicule devant Dieu et devant les hommes.

Le portable insistait, en duo avec le réveil, comme de vieux copains de bistrot après s'être descendu une caisse de bières. Un enfer. Il se leva d'un bond et shoota dans le réveil, qui connut l'ivresse du vol puis ouvrit le portable :

– Bordel, qu'est-ce que tu veux ? éructa-t-il.

– Bonjour, mon amour, lui répondit Comaschi. Ça fait longtemps que tu es réveillé ?

Le réveil ne voulait pas mourir et, comme un Japonais qui n'admet pas la fin de la guerre, continuait de sous une armoire à présenter ses vœux de bon anniversaire à son bourreau.

Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? pensa Ferraro mais peut-être le dit-il vraiment, étant donné que Comaschi lui répondit.

– Nous sommes nés pour souffrir, collègue. Brosse-toi les dents et viens ici, via Pietro Maffi, ne passe pas par le commissariat...

– Putain... qu'est-ce qui se passe ?

Ferraro avait un anneau de métal rouillé vissé autour du crâne, chaque mot qu'il articulait ou même seulement pensait était un sadique tour de vis qui lui serrait davantage la calotte.

– Sang, mort, chaos... les trucs habituels, quoi... dit le collègue à l'autre bout de la ville, avant de couper la communication.

Le réveil cessa de sonner ; peut-être était-il programmé pour se taire au bout d'un certain nombre de minutes. Ferraro regarda en direction du silence mais il n'eut pas envie de s'abaisser à le chercher.

"Bienvenue dans le monde des vivants", pensa-t-il plutôt en se dirigeant vers la salle de bains.